



JEAN-LOUIS VERDIER

## Peindre les insectes

Jean-Louis Verdier peint, en grand format, des insectes à carapace. Pourquoi les insectes ? Pourquoi la carapace ? Pourquoi le grand format ?

Ces choix découlent d'un apprentissage premier, l'observation, acquis avec son professeur d'études documentaires à l'École nationale supérieure des arts appliqués à Paris, M. Dufour. «Il m'a transmis à la fois l'art de regarder les choses et les techniques pour les restituer.» Alors que l'époque conçoit l'abstraction comme la forme la plus aboutie de l'expression, Jean-Louis Verdier traque le détail et découvre que «expression et précision ne sont pas incompatibles». Dès lors, il rapporte de ses promenades des sujets d'études, graines et insectes. Leur variété

fut un choc. «Je ne suis pas venu aux insectes par la biologie mais par l'esthétique. Notamment celle de leurs carapaces dont les matières, proches du cuir ou du métal, lisses ou granuleuses, sont intéressantes à peindre. En figurant ces insectes en grand, leur beauté saute aux yeux. C'est une manière de leur rendre leur dignité.» Et, effectivement, nombre de ceux qui ont vu ses peintures prennent ensuite le temps de se pencher sur les insectes et de les regarder.

A la fois pour tester un autre support que le papier (Arches satiné) et pour éviter un encadrement très lourd, Jean-Louis Verdier a récemment entrepris son premier tableau sur panneau de bois, un grand capricorne (140 x 70 cm). Viendront certainement ensuite des créations toujours plus grandes.

Il y a aussi chez ces lucanes et autres punaises un air de petits robots, minutieusement articulés, que le peintre aime restituer. Aussi, à la face dorsale, ajoute-t-il souvent une vue de la face ventrale qui lui «permet de calculer les proportions, de situer le point d'ancrage des pattes mais aussi de montrer la mécanique de précision des articulations, rotules, butées d'arrêt, soies d'étanchéité, etc.»

Jean-Louis Verdier travaille à partir de spécimens que lui prêtent des collectionneurs. Fixés sur une petite plaque par de fines épingles, les modèles sont agrandis à la loupe binoculaire qui a l'avantage de ne pas inverser l'image du sujet. «L'agrandissement pose question, note-t-il. Jusqu'où doit-on aller dans la resti-

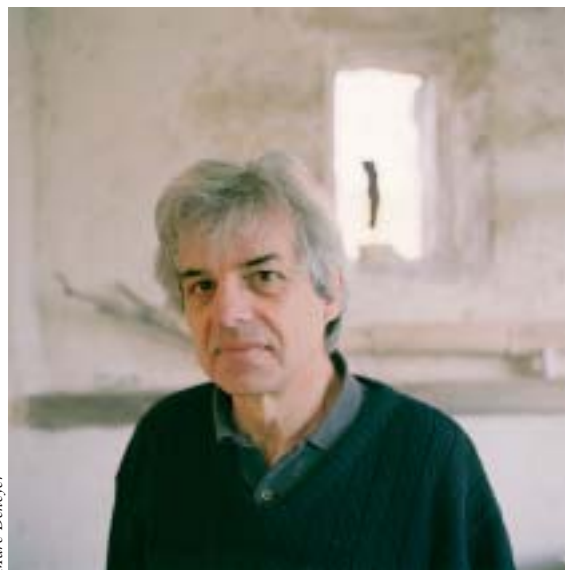
tution des détails invisibles à l'œil nu ? Je ne souhaite pas que les gens passent leur temps à compter les écailles.»

Extrêmement précis et réaliste, il s'affranchit dans ses créations des contraintes de la planche scientifique. Certaines parties sont inachevées, des ombres sont portées, certains insectes semblent prêts à quitter leur support. Et, sur certaines planches, il ajoute des objets, des instruments ou des plantes rappelant le milieu d'origine de son modèle. «L'œuvre finie, dit-il, est la partie visible d'un cheminement fait de rêve, d'émerveillement, de militantisme écologique et de délires d'artiste.»

Depuis huit ans, Jean-Louis Verdier vit et travaille près de Ménégoût, dans les Deux-Sèvres. En parallèle de ses créations, il a réalisé des dessins scientifiques et revues (Delachaux et Niestlé, Minerva, Reader's Digest, *Science et Vie Junior*, *La Recherche*...) et il collabore régulièrement à la revue de l'Opie, *Insectes*. Il a aussi travaillé dans la publicité, créant les visuels de packaging pour l'agroalimentaire. Paraîtra prochainement aux éditions Belin Eveil nature l'ouvrage qu'il a illustré sur les grillons.

**Anh-Gaëlle Truong**

Page de gauche :  
*Sternotomis pupieri*, acrylique sur papier, 2002.



Marc Deneyer



Bertrand Renaud - musées de Niort

### ROSALIA ALPINA

Ce grand dessin de Jean-Louis Verdier a été acquis par les musées de Niort en 2005. Il est issu de la série Carapaces, titre de l'exposition (avec catalogue) organisée l'été dernier par Christian Gendron au musée du donjon. Cette rosalia alpine, espèce protégée, affectionne les troncs de hêtres et se développe aussi dans d'autres feuillus, principalement dans le Sud de la France mais aussi dans les Charentes et les Deux-Sèvres.